

## Un texte pour enfants doit refuser toute forme pédagogique ou infantile

de **Joël Jouanneau**  
écrivain et metteur en scène

Écrit-on et met-on en scène pour les enfants de la même manière que pour les adultes ?

On met indiscutablement en scène de la même manière. Je ne fais aucune différence. En revanche, l'écriture change. Je suis moins masqué quand j'écris pour eux. Je ne sens pas d'œil au-dessus de moi. Je ne me regarde pas écrire, alors qu'autrement je me regarde écrire, ce qui est un défaut.

Écrire pour les enfants est un enjeu plus difficile, la musique n'est pas la même. Je travaille beaucoup plus la voyelle. Elle apporte à la langue française de la douceur, de l'émotion, elle rend fluide l'écriture. Quand j'écris pour eux, je ne le fais jamais sans me sentir responsable des éléments que je leur donne au travers de la pièce et de la lecture qu'ils peuvent en faire. Mais je m'efforce d'aller le plus loin possible dans les contradictions de la vie.

**Comment définiriez-vous un bon texte de théâtre pour enfants ?**

C'est un texte qui va à la recherche de cet enfant mort ou de celui que l'on a au fond de nous. Je pense qu'un texte pour enfants doit refuser en priorité toute forme pédagogique ou infantile. J'entends, par infantilisme, la crétinisation de l'enfant : c'est l'ennemi principal. Une bonne pièce ouvre son imaginaire, ne gomme rien, aucune thématique : la question de l'amour, celles de la violence, de la mort... C'est un texte exigeant qui essaie d'aller au plus loin de ce que l'on peut attendre d'un enfant. En retour, il a le droit, lui aussi, d'être exigeant à notre égard.

**Comment aider les enfants à aborder un texte théâtral ?**

Je me bats beaucoup pour que les enfants lisent les textes. Comme il s'agit de textes de théâtre, il faut que ce soit une lecture collective. Il n'est pas bon, du tout, de laisser un enfant avec un texte de théâtre en lui disant : *"Lis-le chez toi et tu me diras ce que tu en penses."* Dans ces cas-là, il ne peut rien en penser. Parce que le théâtre est fait pour être lu à voix haute. Sa compréhension n'est intéressante que quand elle est faite à voix haute et collectivement.

**Que leur apporte, selon vous, le théâtre ?**

On ne sait jamais. On le devine, dans la qualité de leur présence, de leur écoute. Les enfants ne trichent pas. On sent quand la réception est superficielle ou profonde. Ce qui me marque, c'est la qualité de leurs questions. Je combats l'idée selon laquelle mettre en scène ou écrire une pièce pour enfants, c'est les former comme futurs spectateurs ou futurs lecteurs. Cela ne m'intéresse pas du tout, et me dérangerait. Je m'adresse à l'enfant en tant que personnalité autonome. Je fais en sorte que le moment où il partage mon écriture ou mon travail soit un moment plein pour lui, un moment fort qui travaille sur le souvenir, pas plus.

Propos recueillis par Catarina Mercuri  
Le Monde, article paru dans l'édition du 03.02.04

## Quelques dates

*Autour de Fabrice Melquiot*

Stage autour des textes de Melquiot

Samedi 27 février et dimanche 28 février  
de 14h00 à 18h00, dimanche 4 de  
10h00 à 18h00, du lundi 5 au vendredi 9  
avril 18h00 à 21h00  
(50 € par personne)

**Lectures publiques**

Samedi 3 avril à partir de 18h00  
en présence de l'auteur

*Entrée Libre*

**Atelier d'écriture**

dimanche 4 avril de 14h00 à 17h00  
lundi 5 avril de 10h00 à 12h00  
animé par Fabrice Melquiot  
(20 € par personne)

*Autour de « Ce soir... »*

Lecture par l'auteur

Mardi 2 mars à 19h30  
au Foyer des Jeunes Travailleurs

Lecture par l'auteur

Jeudi 4 mars à 13h00  
au Lycée Saint Martin

**Représentations**

4, 5, 6, 9 & 10 mars à 20h30

Inscription et réservation  
à faire auprès de  
Catherine Denis  
02 99 59 88 88

Ateliers 415 - 12, cours Kennedy, 35000 Rennes - n° siret : 448 940 718 00019 - code APE : 923A  
contact : Valérie Guvader 06 62 39 19 31 - atelier.415@free.fr



5 février 2004 - Création à Rennes, Théâtre de la Paillette

# hors texte n°3

Papier(s) autour de la création

« Ce soir je n'ai pas peur » n°2 & Cycle autour de Melquiot

## Parcours Écritures



La question qui se pose lorsque l'on travaille autour de l'écriture d'aujourd'hui - c'est-à-dire l'écriture récente et celle qui se prépare pour demain, que nous nommons pour simplifier et par paresse « l'écriture contemporaine » - c'est de savoir comment on s'inscrit avec elle, quelles démarches nous mettons en oeuvre pour la rencontrer, pour créer des liens, dépasser l'effet de

mode et construire réellement un théâtre où comédiens, metteurs en scène, écrivains et public se rencontrent.

Dans un premier temps, les Ateliers 415 ont créé quelques rencontres-lectures en présence d'écrivains, à l'ADEC avec la venue de Vincent Thomasset. Ce travail

(Suite page 2)

### sommaire

Parcours Écritures  
page 3

Autour de Ce soir

*Sexe et solitude* page 4 & 5

*Journal d'une femme*  
de Claire Péron page 6

Cycle Melquiot

*Trois questions à*

*Fabrice Melquiot* page 7

*Un texte pour enfant*

de Joël Jouanneau page 8

*Quelques dates* page 8



(Suite de la page 1)

se poursuit en avril avec la venue de Fabrice Melquiot. Ces rencontres sont importantes pour nous, elles annoncent un projet plus vaste autour de l'écriture : d'essayer de retrouver une vraie place pour celui qui écrit. Pour que cette place puisse se retrouver, il nous semble important, au-delà des rencontres, des lectures, des stages, que cela passe par le spectacle, car écrire du théâtre ne peut se satisfaire d'une lecture, d'une mise en espace. Les textes ont besoin d'être joués malgré leurs faiblesses ou leurs défauts. Cela permet évidemment aux auteurs, mais aussi au public, aux comédiens et aux metteurs en scène, de pouvoir appréhender ce texte dans la matière qu'offre le plateau.

Des expériences en Bretagne ont déjà lieu : comme à Saint Briec avec le Théâtre de Folle Pensée, ou à Morlaix au Théâtre de l'Entresort, qui essaient de trouver des espaces pour imaginer les écritures avec ceux qui écrivent comme avec ceux qui les jouent. Les Ateliers 415 ne cherchent pas à exister en dehors de ces

démarches. Au contraire, en relation avec des compagnies de la région, se construit un réseau permettant qu'il y ait une plongée avec les auteurs, dans le théâtre qui se fera demain, au-delà d'un intérêt de surface.



Ce n'est sans doute que dans cet esprit que la mise en place de lectures publiques, de chantiers, de rencontres, d'ateliers d'écriture, aura un sens, c'est-à-dire ne tournera pas dans le vide. Nous pouvons continuer à proclamer notre inutilité dans une société basée sur la rentabilité mais cela

## Trois questions à Fabrice Melquiot

*Écrire pour le jeune public, qu'est ce que cela veut dire ?*



Je ne me suis jamais dit : j'écris pour ceux-ci plutôt que ceux-là. Je préfère le terme de textes accessibles aux enfants. J'écris ce qui m'est nécessaire. Ces textes font partie pour moi d'un sillon de travail, une voie sur laquelle je reviens souvent, comme pour me ressourcer. L'idéal de public, les salles que j'aime, c'est un public mélangé, adultes et enfants, et je crois que Bouli Miro permet ça. Ce qui est important, c'est que les enfants comme les grands puissent avoir leur propre niveau de lecture.

*Quelles sont alors vos sources d'inspiration ?*

Le désir de restauration de la place de l'enfance en moi. Aller revisiter ce territoire de l'enfance. C'est un regard, un rapport au monde qui continue d'exister. Il est important d'aller attiser cet espace-là, où il y a en même temps énormément de violence, de noirceur et d'enthousiasme. C'est un endroit très contrasté, la terre d'enfance ! Je suis fasciné par le mystère que cela peut poser en moi. Il y a également le besoin d'observation. Pour **Bouli Miro**, ce sont des enfants qui m'ont soufflé des idées.

J'ai besoin que chaque pièce soit un voyage intérieur. Certaines ont même pour ancrage un voyage réel que j'entreprends. Mais ce sont toujours des histoires de sensations, de personnages. Je veux ignorer les thèmes. Même si des "choses" reviennent régulièrement. Dans **Bouli**, il y a la différence, la difficulté d'aimer, le voyage, la guerre, la solitude, la dépression... et beaucoup de rire et de légèreté aussi ! Mes personnages existent vraiment dans mon univers invisible. Ils deviennent comme des amis que l'on s'invente quand on est enfant pour ne pas se sentir seul. L'un d'eux s'appelle Bouli Miro.

*Peut-on faire passer des messages, des points de vue, faire du théâtre "engagé" dans une pièce accessible aux enfants ?*

L'engagement pour moi est avant tout poétique. Même si des sujets graves sont abordés, il faut arriver à ce que les personnages et la situation se retournent sur eux-mêmes, se moquent d'eux-mêmes. Le rire doit être un vernis posé sur un plancher grave.

Le pire, c'est le gag. Pour moi, le rire est comme une porte dans laquelle on peut se coincer les doigts, qui peut grincer et que l'on peut prendre dans la figure, ou qui peut être simplement grande ouverte.

L'engagement, il est là, surtout ne pas sous-estimer la capacité de réception d'un enfant.

Extraits d'un entretien avec Fabrice Melquiot paru dans le Journal de la Comédie-Française n°7  
Propos recueillis par Florence Lhermitte

## Journal d'une femme

travail d'écriture de Claire Péron autour de la création

3 février. 18h.

Hier, je me suis réveillée trop tôt. Ma tête me faisait mal. Je suis restée une heure dans mon lit. À sept heures, je me suis levée. Là, j'ai fait la même chose que tous les matins, dans le même ordre. Je suis allée dans la salle de bain, j'ai pris ma douche. Me suis habillée. Puis, je suis allée dans la cuisine, ai fait la vaisselle en attendant que l'eau boue. J'ai pris mon petit déjeuner, terminé ma toilette, ai pris mes affaires et suis partie. Comme si je ne voyais même plus ce petit rituel, mécaniquement. Une habitude, une chose que l'on fait sans s'en rendre compte. C'est à 8h30 que je suis partie. Au guichet, les gens se sont succédés et pendant toute la matinée, j'ai affiché le sourire de fête. Ce matin là, seulement douze personnes m'ont dit bonjour. Encore moins que la veille. Le midi, je ne suis pas rentrée manger. Je ne voulais pas être seule. Marielle et moi sommes allés au petit bar brasserie à côté de la banque. Elle n'a pas cessé de parler. De sa fille qui ne travaillait pas bien à l'école, de son mari qui ne lui venait pas en aide, de sa mère... J'ai fait semblant de m'y intéresser pour ne pas la blesser mais je crois qu'en réalité le quotidien m'ennuie, le concret ne m'intéresse plus. Un camion de pompier s'est arrêté de l'autre côté de la rue. Je me suis encore inventé une histoire. C'était moi dans ce camion de pompier. Il l'apprenait et me rejoignait tout de suite

à l'hôpital, me disait qu'il ne voulait pas me perdre, qu'il avait beaucoup pensé à moi, qu'on pourrait tout recommencer. J'espère qu'elle ne s'est pas rendu compte que je ne l'écoutais pas. Au travail, l'après-midi s'est passée comme toute les autres. À 18 heures, je suis rentrée. Je me suis préparée une tarte et vers 19 heures j'étais assise sur le canapé et regardais la télé en mangeant. Je crois que c'était les infos régionales. Je ne sais plus parce que je me suis encore raconté une histoire. Il m'avait appelée et m'attendait à notre hôtel. J'y suis allée. Je l'ai retrouvé, j'ai retrouvé le bout qui me manquait. Quand je me suis réveillée, j'ai eu plus mal que d'habitude. Mon cœur battait trop vite. Crise d'angoisse. Je ne sais pas comment et au bout de combien de temps je me suis calmée. À 2 heures, j'ai éteint la télé et suis allée me coucher. Je savais que demain serait la même journée.



ne peut se faire sans projet. Le vide qui souvent apparaît dans les projets est le danger qui nous menace plus profondément que des choix politiques et/ou économiques. Il nous est devenu indispensable de savoir de quoi on parle, sur quoi on travaille et comment. La place de l'écrivain dans le théâtre est une place généralement d'absence, même si depuis plus de dix ans nous trouvons de plus en plus d'écrivains associés à des structures, à des

compagnies, à des metteurs en scène.

Nous sentons bien qu'il y a là un enjeu vital, qui transparaît aussi pour les artistes avec la réforme du statut d'intermittent. Ce qui devient aussi vital c'est de savoir si tous nous continuons à travailler dans notre coin, égoïstement, ou si nous mettons en oeuvre des espaces de travail, de réflexions et de représentations communs.



← croquis préparatoire de Anne-Sophie Criaud pour le décor de « Ce soir je n'ai pas peur »

## Un Parcours Écritures ?

Les Ateliers 415 sont en résidence à la MJC La Paillette du 5 février au 9 avril 2004, temps durant lequel l'équipe artistique travaillera sur deux auteurs d'aujourd'hui : Erwan Tanguy et Fabrice Melquiot. Ce « Parcours Écritures » se développera en deux temps joints : *La création* de *Ce soir je n'ai pas peur* et *Le cycle Fabrice Melquiot*.

Durant ce passage, nous souhaitons créer une dynamique artistique et culturelle. Au sein de la Paillette, du quartier, de la ville, nous ouvrirons le travail théâtral aux spectateurs de diverses manières.

## Réflexions à partir de *Sexe et solitude* de Bruce Benderson

de Erwan Tanguy

Dans "Sexe et solitude"<sup>(1)</sup>, Bruce Benderson commence par nous décrire une rencontre virtuelle avec un égyptien qui se finit en masturbation par webcams interposées - nous sommes dans le virtuel. Il explique que la découverte de la sexualité et sa pratique pour les jeunes s'est déplacée des centres villes ou des grands espaces de liberté qu'offraient pour lui les États-Unis - influencé aussi par la beat generation - aux rencontres virtuelles sur internet. Bien que ce texte décrive une situation propre aux États-Unis d'Amérique, où le puritanisme et le libéralisme luttent l'un contre l'autre ou ensemble pour régir cette société, sous certains aspects cela rejoint aussi nos préoccupations, nos solitudes, que j'ai essayé de traduire à travers cette femme et sa solitude particulière dans "Ce soir je n'ai pas peur".

Benderson, partant de l'expérience d'une jeune femme, Jenni, pionnière du cyber-exhibitionnisme, déclare qu' "en effet, quel que soit le temps qu'il passe à regarder ces émissions minimalistes postwarholiennes, une sensation de vide finit par envahir le spectateur ; il n'y a jamais eu de rencontre réelle. Ce qui place ce voyeurisme particulier au-dessous de la rencontre la plus plate et la plus banale avec une prostituée."

Bien que nous ne soyons pas dans une société semblable, aux prises avec la religion protestante (d'une manière constitutionnelle), ce vide nous ressemble, que ce soit lors d'expériences

sur le minitel rose par exemple ou sur le net, où évidemment, avec l'appui du son et de la vidéo, des connections hauts débits, la rencontre virtuelle devient accessible à tous.

Dans "Ce soir je n'ai pas peur", la femme qui parle, qui s'expose, qui nous dévoile son intime solitude, nous avoue s'être abandonnée à ce mode de rencontre, sans corps, sans durée, non seulement virtuelle mais généralement vide de sens et de construction. Et de la même manière, dans un autre cadre que celui de Jenny, cette femme nous propose une "confession permanente" tout en dévoilant sa "solitude physique".

Dans le monologue, elle semble franchir là une étape supplémentaire, déjà lassée par le net et le face à face avec une webcam, elle s'expose devant nous, se met en danger en nous donnant son corps plutôt que son image, une prise en direct avec sa parole et son isolement. C'est aussi pour cela qu'elle est, d'une manière un peu dévoilée, une comédienne de théâtre, car seul le théâtre permet assez de distance pour éviter le voyeurisme que propose internet.

Nous évitons la promiscuité d'internet pour être dans la distance du théâtre, sans éviter pour autant le sujet. Là où le net nous plonge dans des rapports d'hyperrapidité, la femme vient prendre son temps (même lorsqu'elle s'emballé), lutter contre le silence, et nous dévoiler ses fantasmes d'une manière pudique ou sous entendue, mais tout aussi déconnectée du monde réel

que ceux que nous pouvons voir, lire ou entendre sur internet.

A la fin de son livre, Benderson approfondit une opposition qu'il fait entre la « famille nucléaire » et le centre ville qui, dans la lutte, se déplace sur le net. Il décrit un New York qui le fascine et qui tend à disparaître, une ville de sensualité, de rencontres, de pornographie, de substitutions. A travers New York et plus précisément Times Square, il décrit tout simplement la volonté politique de nier une partie plus sombre à leurs yeux de l'humanité pour mettre en place une image du monde, et de fait des quartiers d'une ville, acceptable aux yeux et aux principes de la famille. Cette sensualité, cet érotisme et cette sexualité refoulés créent un repliement vers des espaces plus vastes, plus libres, que propose le net. Nous ne pouvons nier qu'il y ait perte évidente de quelque chose de corporel. La femme qui parle dans « Ce soir je n'ai pas peur », appartient aussi à ce monde repoussé hors du visible, ce qui ne veut pas dire obligatoirement hors des villes. Sa solitude est accentuée par une absence de famille, de relations, même si nous pouvons supposer qu'elle ait au moins des relations extérieures (de travail ou d'obligations quotidiennes avec des commerçants...). Cette absence, elle la désire sans doute, ou du moins elle a construit son monde dans l'exclusion de toute famille, pour tenter de s'épanouir dans le virtuel des livres d'abord, de la télévision puis du minitel et du net.

« De toute évidence, la rue constitue le pôle opposé du cercle familial parce que sa population évite ou subvertit une structure aussi étroite. C'est



croquis préparatoire de Anne-Sophie Criaud  
pour le décor de « Ce soir je n'ai pas peur » ↑

ainsi que se créa le labyrinthe des sous-cultures du vice et des interactions passagères, qui défait toutes les simplifications de la famille nucléaire. Jamais on ne trouva la famille à l'origine des espaces publics dignes d'intérêts. Mais toujours des passants. » Les rues condamnées nous poussent dans d'autres lieux comme internet, où virtuellement, des passants continuent d'inventer leur liberté dans une solitude plus terrible car confinée à un écran. « Ce soir je n'ai pas peur » est une porte pour évoquer cette virtuelle réalité, où les fantasmes érotiques ou sensuels ne sont plus montrés d'une manière exhibitionniste, ce qui rend plus cru le constat, plus douloureux l'aveu. Cette femme ne s'exhibe pas, elle s'amuse de son ridicule, cherche la faille, ne la trouve pas mais tente chaque nuit - car même là, dans un théâtre, elle fait partie du monde de la nuit -, recommence à parler pour lutter contre la folie.

(1) - *Sexe et solitude*, de Bruce Benderson, aux éditions Rivages poche / Petite Bibliothèque, traduction de l'anglais par Thierry Marignac